

L'Europe des revues II (1860-1930)

Réseaux et circulations des modèles

Évanghélia Stead & Hélène Védrine (dir.)



Comment les revues se développent-elles et circulent-elles ? Quels sont les réseaux ou les stratégies qu'elles mobilisent, les modèles dont elles s'inspirent, qu'elles transforment ou qu'elles imposent, les formes et les contenus qu'elles empruntent à d'autres revues ou qu'elles diffusent auprès d'elles ? Ces questions se posent tout particulièrement entre 1860 et 1930, lorsque les revues littéraires et artistiques foisonnent en Europe, en une féconde rivalité, et tissent des trames d'échanges, de transferts et de relations culturelles.

Cet ouvrage s'inscrit dans la continuité immédiate de *L'Europe des revues (1880-1920). Estampes, photographies, illustrations* (2008, rééd. 2011), dont il reprend les postulats. Il invite à explorer les rapports entre les modèles esthétiques, idéologiques, graphiques et typographiques des périodiques dans l'espace européen. En problématisant la notion de réseau et en montrant ses diverses réalisations et manifestations – entre revues ou autour d'une revue –, il met fortement en avant la circulation des périodiques comme vecteurs d'idées, de formes, de sociabilités, d'idéologies et d'esthétiques.

Cet ample mouvement d'échanges, à la fois centrifuge et centripète, permet le brassage et le passage de nouvelles idées, de formes et d'esthétiques d'un pays à l'autre, la redéfinition des genres et des domaines. Il offre aussi un angle nouveau pour interroger l'émergence des revues spécialisées (d'art, de théâtre, de cinéma, ou de photographie). Il est actuellement relayé par de nombreuses initiatives numériques – de la mise à disposition des documents au profit du plus grand nombre à la reconstitution des réseaux historiques des périodiques et à la mise en relation croissante des publications, des documents et des archives.

En étudiant ses diverses manifestations selon ces orientations, le présent ouvrage tente d'éclairer à nouveaux frais le phénomène périodique et de mesurer son importance dans l'histoire culturelle imprimée et visuelle.

<http://pups.paris-sorbonne.fr>



Hélène Védrine est maître de conférences de littérature française à la faculté des Lettres de Sorbonne Université et membre du CELLF 19-21 (UMR 8599). Elle est l'auteur d'une thèse sur la littérature fin-de-siècle et Félicien Rops (*De l'encre dans l'acide. L'œuvre gravé de Félicien Rops et la littérature de décadence*, Honoré Champion, 2002). Ses recherches portent sur l'histoire du livre et de l'édition, plus particulièrement sur la fonction de l'image dans le livre et la revue au tournant des XIX^e-XX^e siècles (*Le Livre illustré européen au tournant des XIX^e-XX^e siècles*, Kimé, 2005 ; *L'Europe des revues [1880-1920] : estampes, photographies, illustrations*, PUPS, 2008, en collaboration avec É. Stead ; *Se relire par l'image*, Kimé, 2012, en collaboration avec Mireille Hilsum ; « Imago et translatio », en collaboration avec É. Stead, n° spécial de *Word & Image*, juillet-septembre 2014). Elle prépare actuellement un *Dictionnaire du livre illustré* (Classiques Garnier) en collaboration avec Philippe Kaenel.

Évanghélia Stead, professeur de littérature comparée et de culture de l'imprimé à l'université de Versailles-Saint-Quentin, est membre de l'Institut universitaire de France. Elle dirige le séminaire interuniversitaire du TIGRE (Texte et image, Groupe de recherche à l'École) à l'École normale supérieure à Paris depuis 2004. Professeur invitée à l'Institut für Romanische Philologie de Phillips-August-Universität à Marburg (2008) et à l'Università degli Studi di Verona (2011), elle a été EURIAS *senior fellow* en 2014-2015. Compétente sur plusieurs aires culturelles, et traductrice littéraire, elle a largement publié sur la culture de l'imprimé, l'iconographie, la réception, les mythes, la littérature et l'image fin-de-siècle et la tradition littéraire de « La mille et deuxième nuit ». Parmi ses publications récentes, la monographie *La Chair du livre. Matérialité, imaginaire et poétique du livre fin-de-siècle* (PUPS, 2012), l'édition de *Contes illustrés* (Citadelles et Mazenod, 2017, 4 vol.), et plusieurs travaux collectifs : le n° spécial « Imago & Translatio » (en collaboration avec H. Védrine), *Word & Image*, juillet-septembre 2014, le n° spécial « Re-Considering "Little" vs. "Big" Periodicals », 1/2, JEPS, 2016 (ojs.ugent.be/jeps), et le volume *Reading Books and Prints as Cultural Objects* (Palgrave/Macmillan, 2018).

L'Europe des revues II · PDF complet	979-10-231-2438-5
ER_II · É. Stead & H. Védrine · Périodiques en réseau	979-10-231-2439-2
ER_II · D. Cooper-Richet · Les grandes revues britanniques...	979-10-231-2440-8
ER_II · J.-P. Bacot · The Illustrated London News et ses déclinaisons internationales...	979-10-231-2441-5
ER_II · E. Trenc · Les Illustrations en Espagne	979-10-231-2442-2
ER_II · S. Al-Matary · La publicité dans la première Ilustración Española y Americana...	979-10-231-2443-9
ER_II · M.-L. Ortega · Échos du Charivari en Europe...	979-10-231-2444-6
ER_II · L. Danguy · Le Nebelspalter zurichoïse...	979-10-231-2445-3
ER_II · É. Stead · Sonder la culture visuelle européenne...	979-10-231-2446-0
ER_II · L. Danguy, V. Strukelj, F. Zanella · Circulations de modèles...	979-10-231-2447-7
ER_II · D. de Marneffe · Visualiser l'espace des revues littéraires françaises des années vingt...	979-10-231-2448-4
ER_II · A. Kalantzis · Le réseau des revues entre France, Italie & Autriche...	979-10-231-2449-1
ER_II · E. Grilli · De jeunes « rêveurs méridionaux » sous influence...	979-10-231-2450-7
ER_II · V. Gogibu · Entre Bruxelles et Paris, deux revues et un réseau...	979-10-231-2451-4
ER_II · B. Wilfert-Portal · Au temps du « cosmopolitisme » ?...	979-10-231-2452-1
ER_II · F. Fravallo · L'art Nouveau des revues...	979-10-231-2453-8
ER_II · A. Sotropa · Autour du symbolisme...	979-10-231-2454-5
ER_II · A. Reynes-Delobel · Revues, éditeurs et auteurs américains à Paris...	979-10-231-2455-2
ER_II · J.-L. Meunier · Revues littéraires et artistiques françaises...	979-10-231-2456-9
ER_II · M. Rapoport · Regard sur le rôle des réseaux littéraires et artistiques...	979-10-231-2457-6
ER_II · S. Jammes · Pèl & Ploma...	979-10-231-2458-3
ER_II · C. Popineau · La vie des lettres en réseau...	979-10-231-2459-0
ER_II · M. Chmurski · « Rien de plus triste dans ce monde... »	979-10-231-2460-6
ER_II · J.-C. Gardes · Der Wahre Jacob (1884-1933)...	979-10-231-2461-3
ER_II · U. E. Koch · Munich-Paris...	979-10-231-2462-0
ER_II · X. Galmiche · Les Šibenický [Petites potences]...	979-10-231-2463-7
ER_II · A. Ziane · Enquête archéologique en milieu fertile...	979-10-231-2464-4
ER_II · C. Mansanti · Un genre de l'entre-deux : la chronique étrangère...	979-10-231-2465-1
ER_II · Y. Vérilhac · Portraits et culture médiatique...	979-10-231-2466-8
ER_II · P. Pinchon · Exposer un réseau...	979-10-231-2467-5
ER_II · D. Pauvert-Raimbault · Les livres illustrés de Félicien Champsaur...	979-10-231-2468-2
ER_II · J. Schuh · Autour du Rire...	979-10-231-2469-9
ER_II · Markéta Theinhardt · L'art télégraphique ou l'allégorie de la vie moderne...	979-10-231-2470-5
ER_II · L. Bihl · Naissance d'une iconosphère ?...	979-10-231-2471-2
ER_II · M. Consolini · Les revues de théâtre...	979-10-231-2472-9
ER_II · S. Lucet, R. Piana · À la croisée des revues d'art et de théâtre...	979-10-231-2473-6
ER_II · F. Fravallo · Un champ et ses porosités : la revue d'art	979-10-231-2474-3
ER_II · P. Edwards · Revues de photographie françaises et américaines...	979-10-231-2475-0
ER_II · A. Ackerman · Les revues photographiques soviétiques...	979-10-231-2476-7
ER_II · C. Gauthier · Revues de cinéma en France...	979-10-231-2477-4
ER_II · J.-D. Wagneur · Écosystèmes revuistes	979-10-231-2478-1
ER_II · M. Lugan · Le blog Les Petites Revues...	979-10-231-2479-8
ER_II · L. Janzen Kooistra · Reconstruire les réseaux historiques...	979-10-231-2480-4
ER_II · G. Bacci, V. Pesce, D. Lacagnina, D. Viva · Spreading Visual Culture...	979-10-231-2481-1

L'EUROPE DES REVUES II

L'Aventure éditoriale du théâtre français au XVII^e siècle
Alain Riffaud

Portraits de Dorian Gray. Le texte, le livre, l'image
Xavier Giudicelli

Matière et esprit du journal. Du Mercure galant à Twitter
Alexis Lévrier & Adeline Wrona (dir.)

La Chair du livre. Matérialité, imaginaire et poétique du livre fin-de-siècle
Évanghélia Stead

La Bastille des pauvres diables. L'histoire lamentable de Charles de Julie
Laurence L. Bongie

Répertoire des pastiches et parodies littéraires des XIX^e et XX^e siècles
Paul Aron & Jacques Espagnon

L'Europe des revues (1880-1920). Estampes, photographies, illustrations
Évanghélia Stead & Hélène Védrine (dir.)

Évanghélia Stead & Hélène Védrine (dir.)

L'Europe des revues II (1860-1930)

Réseaux et circulations des modèles



Ouvrage publié avec le concours de Sorbonne Université,
de la Communauté d'agglomération de Saint-Quentin-en-Yvelines (CASQY),
du Centre d'histoire culturelle des sociétés contemporaines (CHCSC, EA 2448)
de l'université de Versailles-Saint-Quentin-en-Yvelines,
du CELLF XVI-XXI (UMR 8599) de Sorbonne Université (faculté des Lettres)
et de l'Institut universitaire de France

La Bibliothèque nationale de France a également soutenu cette publication
par le biais des droits de reproduction gracieusement consentis
pour une trentaine de documents iconographiques de ses collections.

Les PUPS, désormais SUP, sont un service général la faculté des lettres de Sorbonne Université.

© Presses de l'université Paris-Sorbonne, 2018
ISBN : 979-10-231-0556-8

Versions numériques :

© Sorbonne Université Presses, 2022

En raison de trop nombreuses restrictions, les illustrations
ne sont pas intégrées à l'édition numérique.

Mise en page 3d2s/Emmanuel Marc Dubois (Paris/Issigeac)
d'après le graphisme de Patrick Van Dieren

SUP

Maison de la Recherche
Université Paris-Sorbonne
28, rue Serpente
75006 Paris

sup@sorbonne-universite.fr
tél. : (33)(0)1 53 10 57 60
<http://sup.sorbonne-universite.fr>

QUATRIÈME PARTIE

**Réseaux et échanges
entre les genres et les médias**

Expérimentales et plastiques, les revues servent aussi de terrain d'essai à plusieurs genres, en fins testeurs des rapports dans la culture médiatique. Cette section examine les réseaux symboliques et médiatiques, et aborde le rôle des périodiques dans plusieurs types d'écrit, dans l'image, l'exposition et le livre illustré, ainsi que dans l'élaboration des langages artistiques. Elle se clôt sur un questionnement méthodologique.

Deux genres, révélateurs d'une prise de voix particulière, retiennent d'abord l'attention : le manifeste et la chronique étrangère, interrogés à des moments différents, du romantisme au début du xx^e siècle pour le manifeste (Audrey Ziane), au cours de l'entre-deux-guerres pour la chronique (Céline Mansanti). Ces deux formes de quête d'identité et de différenciation, dans des contextes concurrentiels et des équilibres nationaux ou internationaux mouvants, reposent sur une hybridation des discours et épousent des directions souvent radicalement opposées : ils consolident l'échange et le partage, relient des cultures, mais affirment aussi des supériorités. Toutes deux sont des formes de réseaux symboliques d'affiliation et d'appartenance : des canaux de communication qui peuvent établir les continuités ou les obscurcir.

Un autre genre, largement exploité par les revues des jeunes, le portrait, mythe médiatique puissant et usé, est interrogé dans l'étude de Yoan Vérilhac, qui montre comment la communication littéraire et la communication médiatique deviennent initiation à une poétique et à ses tropes à l'aide d'un rire complice. Parsemer les revues de portraits de collaborateurs est le sel de la littérature des jeunes gens. Certes, cette initiation à la nouvelle écriture à travers ses hommes marquants est ironique. Le portrait se révèle comme la pointe émergée du réseau médiatique : on écrit pour lui car on en est aussi le produit. La revue est un discours, en forte relation avec une tradition médiatique plus ancienne. En elle, le portrait s'exhibe comme un genre central : un connecteur entre l'actualité éditoriale et journalistique et les réalités sociales ou interpersonnelles. Yoan Vérilhac montre comment il devient une nouvelle façon d'écrire l'histoire littéraire par la sympathie. En sera-t-on ? n'en sera-t-on pas ?

La revue joue de ces questions en patronnant l'exposition dans le cas des *Portraits du prochain siècle*. Exposer les portraits, c'est spatialiser le périodique, selon Pierre Pinchon, et mettre en espace les réseaux entre les champs littéraires et artistiques, bien que la représentation réduite des artistes montre un clivage

et une méfiance à l'égard des hommes de lettres. Lancer un ouvrage suite à l'exposition, soutenu par plusieurs revues, place cette édition au centre d'un réseau éditorial entre la France et la Belgique. Le phénomène crée surtout des formes nouvelles et expérimentales de critique esthétique comme la nomenclature et la liste.

L'inventivité est un dénominateur commun des nouvelles esthétiques portées par la culture médiatique. La presse les expérimente, les modèle et les impose, des livres de Félicien Champsaur à l'œuvre de František Kupka. En montrant les mécanismes intericoniques, Dorothee Pauvert-Raimbault suit l'emploi de l'esthétique frivole des journaux et de l'imagerie des petites femmes aguicheuses dans les livres illustrés de Champsaur comme motif, dispositif et moteur romanesque. Julien Schuh traque le synthétisme graphique entre les revues satiriques de large diffusion comme *Le Rire* et les revues artistiques et littéraires libertaires comme *La Revue blanche*, en proposant des modèles plus souples de structuration de l'espace médiatique et une réflexion sur le régime des signes en Occident. Et Marketa Theinhardt, revenant sur les matériaux d'une exposition sur Kupka, montre les liens de l'iconographie subversive de l'artiste dans les revues satiriques avec son œuvre picturale non-figurative d'avant-garde.

508

Comme ces cas le montrent, la question des corpus se pose de manière aiguë tout comme celle des méthodologies et des concepts. Laurent Bihl interroge l'expansion phénoménale des images en tant que spectacle, pratiques de lecture et champ culturel, en partant du fait que la presse satirique est loin d'être le seul lieu d'expression de l'image du même nom, de même qu'il est délicat de définir le registre satirique dans les revues. L'outrance graphique est un des fers de lance du renouveau artistique. Or sa médiatisation extrême est différemment interprétée par les historiens. Il est utile d'étudier les sociabilités et les médias surtout lorsqu'ils s'opposent : la complexité des réseaux ainsi pensés plaide pour une approche interdisciplinaire, un croisement des démarches épistémologiques qui défierait les catégorisations pour gagner en flexibilité interprétative, en s'appuyant bien entendu sur une approche bien plus large que celle offerte ici.

UN GENRE DE L'ENTRE-DEUX :
LA CHRONIQUE ÉTRANGÈRE DANS QUELQUES REVUES
FRANÇAISES ET AMÉRICAINES DE L'ENTRE-DEUX-GUERRES

Céline Mansanti

Nombreuses sont les formes prises par l'échange culturel dans les revues françaises et américaines de l'entre-deux-guerres. La traduction en est peut-être l'aspect le plus évident, et représente une contribution primordiale à la circulation des textes, en même temps qu'elle suppose un travail considérable, susceptible d'absorber une grande partie de l'énergie nécessaire au fonctionnement d'une revue. Lorsque les contraintes liées à l'activité de traduction (temps, financement) sont trop lourdes, et remettent en cause la périodicité, voire l'existence du périodique, la publication dans la langue d'origine – la simple citation – peut représenter un pis-aller intéressant, surtout pour les revues d'exil qui comptent avec un lectorat en partie bilingue. Enfin, en plus de faire circuler des reproductions d'œuvres et des textes – qu'ils relèvent de la littérature ou des sciences humaines –, nombre de revues choisissent de développer parallèlement un discours critique, qu'il porte ou non sur des objets exposés dans leurs pages. Le compte rendu, l'essai, la chronique étrangère, plus rarement l'éditorial, leur permettent alors de prendre position dans un débat international.

Relevant à la fois du compte rendu et de l'essai, sans s'y résumer, la chronique étrangère représente dans ce paysage une curiosité qui mérite l'attention. À bien des égards, les chroniques étrangères représentent une figure de l'entre-deux. La définition de leur contenu fait que leurs auteurs se demandent : que dire ? S'agit-il de définir un « génie » national ? de lister les productions les plus significatives du pays concerné ? Et quel style adopter ? S'agit-il de « fournir de bons renseignements ? », s'interroge le critique américain Gorham B. Munson. Sont-elles « au premier chef des exercices de style », attribués à des écrivains reconnus (James Joyce, Thomas Mann), ou, à défaut, à des figures mineures qui peuvent y voir l'occasion d'exprimer leur talent littéraire¹ ? Une question, et non des moindres, concerne l'origine de la parole. D'où parle-t-on ? Car les auteurs

1 Gorham B. Munson, « Chronique américaine », *Europe*, vol. VII, n° 28, 15 avril 1925, p. 495-496.

de chroniques étrangères peuvent aussi bien être des étrangers qui parlent du pays dans lequel ils vivent que des autochtones qui relatent leur récit de voyage : *Europe* fait aussi bien appel à René Lalou, qui évoque un voyage aux États-Unis, qu'à Gorham B. Munson ou Waldo Frank, qui se prononcent sur les États-Unis en qualité d'Américains. La donne peut être plus complexe, lorsque des étrangers (Ernest Hemingway) relatent un voyage dans un pays tiers (l'Espagne) dans une revue d'exil dont le lectorat est lui-même mélangé (*the transatlantic review*, conçue à Paris, mais également publiée à Londres et à New York). Objet hybride, et donc espace de liberté, la chronique étrangère trouve sa place dans diverses revues, qui ont souvent en commun des préoccupations humanistes pouvant s'inscrire aussi bien dans des publications établies (le *Mercur de France*) que dans un projet moderniste (*The Dial, the transatlantic review*). Observer de plus près les formes que prennent ces chroniques peut permettre de tracer des continuités entre tradition humaniste, bon goût à la française, et revendications modernistes.

CHRONIQUES ÉTRANGÈRES ET VALEURS HUMANISTES

Une première constatation s'impose : si le terme *Letter* (« London Letter » ou « Paris Letter » dans *The Dial* par exemple) figure souvent dans les titres des chroniques étrangères publiées dans les revues anglophones, de la même façon que *Lettre* en français (à l'instar de la « Lettre d'Afrique » de Guy de Maupassant dans *Le Gaulois* du 20 août 1881), l'anglais a plus de difficultés à désigner ces mêmes chroniques dans le discours critique. *Chronicle* et *chroniclers* existent, mais sont bien moins fréquents qu'en français. Ainsi, dans un récent article publié dans *The Oxford Critical and Cultural History of Modernist Magazines*, John Attridge préfère parler, en français dans le texte, de « chroniqueurs » et de « chroniques on foreign literatures »². Un tel choix ne manque pas d'évoquer l'importance de la France dans l'histoire de la chronique, en particulier de la chronique étrangère, qui jouissait d'une place de choix dans le monde littéraire français de la fin du XIX^e siècle. La plupart des grands écrivains de l'époque s'illustrent alors dans ce genre : Émile Zola, chroniqueur entre 1876 et 1880 au *Messenger de l'Europe*, revue mensuelle de Saint-Petersbourg, Guy de Maupassant, qui signe des chroniques pour *Le Gaulois*, le *Gil Blas*, *Le Figaro* et *L'Écho de Paris*, mais aussi Gustave Flaubert, les frères Goncourt, Champfleury, Anatole France, Villiers de L'Isle-Adam, ou encore Octave Mirbeau. C'est une époque,

2 John Attridge, « Eclecticism and its Discontents: *Les Écrits nouveaux* (1917-22) and *La Revue européenne* (1923-31) », dans *The Oxford Critical and Cultural History of Modernist Magazines. III. Europe, 1880-1940*, dir. Peter Brooker, Sascha Bru, Andrew Thacker et Christian Weikop, Oxford, Oxford University Press, 2013, t. II, p. 203-218.

où, comme Blaise Wilfert-Portal l'a montré, les jeunes revues et les revues plus établies contribuent puissamment à l'importation de la littérature étrangère en France, que ce soit pour nourrir le rêve d'une république cosmopolite des lettres, ou, plus prosaïquement, pour répondre à la demande d'un public bourgeois pour qui la connaissance des littératures étrangères fait partie des exigences de l'éducation et du bon goût³. L'importation littéraire – dont la chronique étrangère est une modalité – s'inscrit ainsi dans une tradition humaniste, que réactive pour les revues de la génération suivante le traumatisme de la première guerre mondiale.

Fondée en 1923 par Romain Rolland, *Europe* affirme dès son premier éditorial, par la voix de son rédacteur en chef René Arcos, vouloir s'adresser « à tous les peuples [...] dans l'espoir d'aider à dissiper les tragiques malentendus qui divisent actuellement les hommes⁴ ». Ce cap est réaffirmé à plusieurs reprises. Le numéro d'avril 1930 s'ouvre sur un texte de Jules Romains intitulé « Pour que l'Europe soit ». En janvier de la même année, dans la chronique « Les États-Unis d'Amérique et les autres », l'Allemand Emil Ludwig pense qu'« une Europe unifiée devrait pouvoir éviter les défauts de la Société des Nations ». À ce titre, ajoute-t-il, « [l']Amérique est un exemple, sans être un modèle. »⁵ Ce double détour par l'étranger, à une époque où l'Allemagne est encore considérée par beaucoup comme l'ennemie, et les États-Unis comme un objet de fascination et de crainte mêlées, témoigne de la volonté politique d'*Europe*, qui, à l'instar du *Mercur de France*, n'hésite pas à multiplier les chroniques étrangères en provenance du monde entier : chroniques néerlandaise, autrichienne, japonaise, allemande, anglaise, tchèque, américaine, catalane, italienne, polonaise, hongroise se succèdent. En juin 1938, alors même que la perspective d'une nouvelle guerre semble inéluctable, *Europe* fait preuve de son incroyable capacité de mobilisation en lançant une nouvelle rubrique, intitulée « Nouvelles du vaste monde » et précédée de ce chapeau :

Nous avons le plaisir d'annoncer à nos lecteurs qu'une entente avec l'Association internationale des Écrivains pour la Défense de la Culture, à qui nous réservons seize pages chaque mois, nous permettra désormais de publier des lettres des meilleurs écrivains étrangers suivies de brèves nouvelles de divers pays qui permettront de se faire une idée de la vie intellectuelle du monde entier⁶.

3 Voir Blaise Wilfert, « Cosmopolis et l'homme invisible : les importateurs de littérature étrangère en France », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 144, 2002, p. 33-46.

4 René Arcos, « Patrie européenne », *Europe*, vol. I, n° 1, 15 février 1923, p. 110.

5 Emil Ludwig, « Les États-Unis d'Amérique et les autres », *Europe*, vol. XXII, n° 85, 15 janvier 1930, p. 130 et 136 respectivement.

6 « Nouvelles du vaste monde », *Europe*, vol. XLVII, n° 186, 15 juin 1938, p. 262.

Pearl Buck, Léon Pierre-Quint, Upton Sinclair, Van Wyck Brooks, Dashiell Hammett y contribuent pour les États-Unis.

Créée la même année qu'*Europe*, *La Revue européenne*, quoique bien plus modeste que sa consœur, partage son internationalisme, notamment grâce à l'investissement de Philippe Soupault, un de ses co-fondateurs avec Edmond Jaloux et Valéry Larbaud. Comme c'était le cas pour *Europe*, la force du projet politique de *La Revue européenne* est sous-tendue par la richesse de ses chroniques étrangères. Sous la double houlette de Larbaud et de Soupault, les États-Unis sont bien représentés avec deux chroniques de Robert McAlmon (sur « La prose en Amérique », en avril 1923, puis sur « La peinture en Amérique », en janvier 1924), un article de Larbaud lui-même (qui présente *The Great American Novel* de William Carlos Williams en novembre 1923), une chronique de John Rodker (qui envoie en mars 1924 une « Lettre de New York »), avant que René Lalou ne prenne le relais plus régulièrement, sa chronique « Les lettres anglo-américaines en France » paraissant en février et en septembre 1925, en janvier, en novembre, et en décembre 1926. Comme *Europe*, *La Revue européenne* s'intéresse à l'actualité culturelle d'autres pays, qu'il s'agisse du Royaume-Uni, de l'Allemagne, de l'Espagne, de la Russie, de la Belgique, de la Roumanie, de l'Italie ou encore de l'Argentine.

528

Bien que son projet soit moins explicitement politique que ceux d'*Europe* ou de *La Revue européenne* et repose plus particulièrement sur des préoccupations littéraires, c'est également le souci d'une alliance internationale durable qui anime *the transatlantic review*, fondée par le Britannique Ford Madox Ford à Paris en janvier 1924. Ford assigne à sa nouvelle revue une mission politique qui ne manque pas de faire écho aux propos d'Emil Ludwig un an plus tôt dans *Europe*:

Le but de cette Revue est de contribuer à faire advenir un état de fait dans lequel on considèrera qu'il n'y a pas de littératures anglaise ou française – ou russe, italienne, asiatique ou teutonne d'ailleurs : il n'y aura que la Littérature...

Quand ce jour viendra, nous aurons une ligue des nations qu'aucun diplomate ne pourra détruire, car aucun défenseur d'intérêts commerciaux, aucun traceur de frontières ne pourra s'introduire dans son comité⁷.

7 Ford Madox Ford, « Prospectus », décembre 1923, document d'archive, cité par Bernard J. Poli dans *Ford Madox Ford and « the transatlantic review »*, Syracuse (NY), Syracuse University Press, 1967, p. 37 : « *The aim of the Review is to help in bringing about a state of things in which it will be considered that there are no English, no French – for the matter of that, no Russian, Italian, Asiatic or Teutonic – Literatures: there will be only Literature... /When that day arrives we shall have a league of nations no diplomatists shall destroy, for into its comity no representatives of commercial interests or delimitators of frontiers can break.* »

À un système politique mondial défaillant, Ford Madox Ford oppose une communauté idéale, composée des collaborateurs et des lecteurs de sa revue : « Le Nous de la *Transatlantic Review* existe, un homme juste à Sodome, pour rétablir si possible l'équilibre⁸ ». Contre la barbarie de la guerre et l'impuissance des politiques, *the transatlantic review* se définit comme un espace de réforme radicale au service d'une refondation humaniste du monde et de l'homme. Ce modèle utopique est lié à la nature même des « petites revues », qui, rappelons-le, naissent par opposition à un système dominant, celui des grandes revues commerciales ; on le retrouve ainsi dans une revue comme *transition*, qui avait également failli s'intituler *Bridge* [Passerelle] ou *Continents*.

Le cosmopolitisme déclaré de *the transatlantic review* (dans les faits, Ford Madox Ford s'intéressera surtout aux littératures française et anglaise) s'appuie sur un réseau international d'artistes et d'écrivains coutumiers des revues d'exil, sur une structure éditoriale permettant à la revue de paraître simultanément à Paris, à Londres et à New York, mais aussi sur une importante rubrique, intitulée, en français, « Chroniques », qui inclut presque systématiquement une lettre de Paris, une lettre des États-Unis et une lettre de Londres. Ainsi, dans un contexte politique traumatique, le recours à la chronique étrangère semble permettre à des revues comme *Europe*, *La Revue européenne*, ou *the transatlantic review* de réaffirmer les valeurs humanistes véhiculées, au moins depuis la fin du XIX^e siècle, par un genre établi du paysage revuiste français.

DÉFINIR UN GENRE CRITIQUE, DÉFINIR UN GÉNIE NATIONAL

De la même manière, la chronique étrangère continue à permettre aux intellectuels de tenter de définir un génie national dans un espace mondial de plus en plus resserré. La puissance et la proximité croissantes des États-Unis en font un sujet de prédilection. Ils fascinent et terrorisent, comme le révèle l'extraordinaire « Prière au Woolworth Building » de René Lalou, publié dans *Europe* en décembre 1924. La séduction est évidente, et s'exprime notamment par un lyrisme débridé :

Dès lors j'ai conçu le désir de te parler, quelque jour, avec la voix d'un homme libre. À présent, en plein océan, sur le bateau qui m'éloigne de toi, il me semble que le temps nous rapproche dans ce recul de l'espace et je t'invoque, Woolworth Building, prince des gratte-ciels new-yorkais.

8 Ford Madox Ford, « Chroniques », *the transatlantic review*, vol. I, n° 4, avril 1924, p. 200 : « *The We of the Transatlantic Review exists, a just man in Sodom, if possible to redress the balance* ».

Elle va de pair avec une aversion indéfinie : « Et comme Français aussi je sens parfois en moi une espèce de devoir de te détester, bâtiment amical de ma rêverie. » Curieusement, c'est finalement moins les États-Unis, ou les Américains, que Lalou tente de cerner, que la France et les Français, dont il livre un portrait en creux :

Les voyageurs qu'un demi-dollar hisse à ton sommet t'ont probablement raconté qu'il existe, là-bas, dans un pays qui pour toi est déjà l'Orient, une race partagée entre la création et la critique, race sensible et plus encore intelligente, perpétuellement anxieuse d'éclairer, de classer les idées.

530

À ce portrait en creux positif de ses compatriotes – et de lui-même – s'ajoute une pique perverse contre les Américains : « Les amis que je viens de quitter dans ta cité mais dont rien ne me sépare dans la cité de l'intelligence, mes amis américains accepteront l'hommage et comprendront la réticence. » En fin de compte, c'est un ton condescendant et une posture de supériorité qui affleurent, témoignant de l'ambivalence potentielle de la chronique étrangère, entre ouverture à l'autre et affirmation de sa propre supériorité. De façon intéressante, la question de la définition de l'autre et de soi-même se double de celle de la définition de la forme même par laquelle ces définitions sont tentées. Il serait sans doute exagéré de dire que René Lalou cherche véritablement à définir la nature de l'exercice qui lui a été confié – il est trop sûr de lui pour cela. Mais on observe, au détour d'une phrase, la tentative d'allier données historiques et vocation romantique, même si, contrairement au programme annoncé, le lyrisme l'emporte largement sur l'aspect informatif : « Prière *sur* le Woolworth Building devrais-je évidemment inscrire pour marquer une obéissance aux lois romantiques du jeu. Mais ceci n'est plus un jeu, la fidélité littéraire doit céder le pas à l'exactitude. »⁹

En revanche, le critique littéraire américain Gorham B. Munson (co-fondateur de la revue d'exil *Secession* en 1922) s'interroge explicitement dans le numéro d'avril 1925 d'*Europe* sur le genre même de la chronique : « Je suis partagé entre deux sentiments, devant ma feuille de papier. La demande que l'on m'a faite d'envoyer à cette revue une série de Chroniques sur les choses littéraires en Amérique, me ravit, et me voici troublé parce que je ne distingue pas avec une absolue clarté de quelle nature doit être ma chronique. » Après avoir lu nombre de chroniques, dit-il (dont celle de René Lalou ?), il rejette autant les « documents fortement marqués au coin du "moi" et destinés à mettre en valeur les traits particuliers de celui qui écrivait » que ceux « surtout d'ordre critique

9 René Lalou, « Prière au Woolworth Building », *Europe*, vol. VI, n° 24, 15 décembre 1924, p. 491-493, italique de l'auteur.

et [qui] auraient pu tout aussi bien paraître comme essais ». Il décide de s'en tenir à « fournir de bons renseignements, nets et significatifs, sur ce qui se passe dans la littérature américaine », tout en reconnaissant qu'on ne peut éviter une certaine subjectivité critique¹⁰.

Nombreux sont les chroniqueurs qui, face à leur première chronique, s'interrogent sur la nature de l'exercice. Dans sa « Lettre de Belgique » publiée dans *the transatlantic review* en décembre 1924, Henri Michaux, pour définir sa vision de la chronique étrangère, choisit cette analogie : « L'automne venu, l'homme des champs s'en va mettre en jugement l'été, lui demander des comptes, ce qu'il a fait pour lui, et récoltes et dégâts. Je veux entreprendre un travail analogue. » Le bilan que propose Michaux, dans un style très simple, consiste à tenter de cerner le caractère belge (« Le Belge a peur de la prétention [...] »), puis à présenter, assez simplement et de manière positive, des romanciers, poètes, revues et pièces de théâtre belges¹¹. Les auteurs s'interrogent sur le style de la chronique étrangère, son contenu, voire sa place dans l'économie de la revue. Ainsi, l'éditorial du deuxième numéro de *the transatlantic review*, en février 1924, est rebaptisé « London Letter » dans la table des matières. Par ailleurs, la « Lettre de Paris » du numéro suivant, signée Jean Cassou, porte sur « Un poète espagnol contemporain : Antonio Machado », tandis que, dans la chronique américaine intitulée « And from New York », Harold Stearns parle de Marseille. La chronique étrangère, comme la chronique en général, s'accommode donc de configurations très variables, au gré des disponibilités, des ressources et des envies des uns et des autres, offrant ainsi à ses auteurs un grand espace de liberté. Il ne s'agit pas là d'une situation nouvelle. La définition de la chronique pose déjà problème lorsqu'on regarde de plus près les « Lettres de Paris » que Zola publiait dans *Le Messager de l'Europe* : parmi ses soixante-quatre articles se trouvent une douzaine de textes de fiction, contes ou nouvelles, environ quarante chroniques de la vie littéraire et théâtrale, des salons de peinture, et une douzaine de descriptions de la société française contemporaine.

AMÉRICANOPHOBIE, AMÉRICANOPHILIE

Les chroniques américaines publiées dans les revues françaises montrent que le rejet des États-Unis dont témoigne Lalou dans sa chronique pour *Europe* en décembre 1924 est loin de constituer un fait isolé. *La Nouvelle Revue française* contient ainsi très peu d'interventions sur la littérature américaine : l'article

¹⁰ Gorham B. Munson, « Chronique américaine », *Europe*, vol. VII, n° 28, 15 avril 1925, p. 496.

¹¹ Henri Michaux, « Lettre de Belgique », *the transatlantic review*, vol. II, n° 12, décembre 1924, p. 678-679.

de Larbaud sur le poète Vachel Lindsay en avril 1920, publié dans la rubrique « Lettres américaines », fait figure d'exception. Les contributions portant sur les littératures anglaise ou allemande sont plus nombreuses. Les propos de T. S. Eliot dans sa « Lettre d'Angleterre », en mai 1922, ne sont peut-être pas étrangers à cette situation. Eliot écrit en effet :

Si l'on juge leur importance artistique véritable, je ne suis pas enclin à accorder à nos contemporains en Amérique autant de valeur qu'ils s'en attribuent. Leurs œuvres sont intéressantes, – et l'on se rend bien compte pourquoi pour des Américains elles ont une importance souveraine – mais elles sont intéressantes en tant que symptômes. [...] Il y a en Amérique plusieurs romanciers de talent d'un intérêt local ; plusieurs critiques de grand talent, mais dont les forces s'emploient surtout à ramener à l'ordre les vices et la stupidité de leur propre nation. C'est là un travail fort utile à accomplir, auquel nous devons peut-être un jour des fruits précieux, mais qui ne présente pas grand intérêt pour l'étranger¹².

532

Jusqu'à la fin des années 1920, l'actualité littéraire américaine n'est pas vraiment prise en compte dans *La NRF* : on s'intéresse plutôt à une réaction américaine à la mort de Marcel Proust, ou à *La Désobéissance civile*, le célèbre essai de Henry David Thoreau sur les relations entre gouvernement et individu, récemment traduit par Léon Bazalgette¹³. Par ailleurs, ces informations font l'objet de notes de lecture plus que de chroniques. À partir de 1928, la littérature américaine suscite un peu plus d'intérêt. Quelques nouveautés sont présentées au lecteur, comme l'anthologie de la nouvelle poésie américaine d'Eugène Jolas, deux romans d'Ernest Hemingway, des poèmes d'ouvriers américains, ou encore *The Autobiography of Alice B. Toklas* de Gertrude Stein. Dans *La NRF* comme dans d'autres revues, en particulier *Europe*, la critique des États-Unis provient souvent des chroniqueurs américains eux-mêmes. Tandis que Lalou ne se privait pas d'envoyer des piques à ses « amis » américains dans sa chronique de décembre 1924, Munson, dans sa chronique d'avril 1925, succombe au complexe d'infériorité dont font preuve nombre d'Américains de l'époque (aidés en cela par le regard français sur leur propre pays) : « Vous avez la compréhension la plus nette du fond sur lequel se détache votre littérature moderne, à vous autres Européens. [...] Nous, de notre côté, n'avons point cette habitude de voir les choses en gros¹⁴. » En mars 1926, le même Munson verse

12 T. S. Eliot, « Lettre d'Angleterre », *La Nouvelle Revue française*, 9^e année, n° 104, 1^{er} mai 1922, p. 622.

13 *Resistance to Civil Government* (1849), connu également sous le titre *Civil Disobedience* (1866), fut pour la première fois traduit en français sous le titre *Désobéir*, traduction et avant-propos de Léon Bazalgette, Paris, F. Rieder, coll. « Les prosateurs étrangers modernes », 1921.

14 Gorham B. Munson, « Chronique américaine », *Europe*, vol. VII, n° 28, 15 avril 1925, p. 496.

dans l'ambivalence traditionnelle, quoique violente, qu'intellectuels américains et français entretiennent par rapport aux États-Unis :

[L'Amérique] est à même de se consacrer au relèvement de la culture, en un mot, à la création d'une renaissance. C'est pourquoi elle a de graves responsabilités au point de vue de la culture : car elle est seule à pouvoir les assumer. / Mais supposons que l'Amérique se cristallise à présent, qu'aurions-nous ? Un monstre. Une civilisation guidée par ses émotions et ses instincts inférieurs. [...] / Si ce peuple-enfant, tumultueux, endurci, avec sa puissance économique, se trouvait placé à la tête de la culture occidentale, on peut imaginer le résultat. / [...] L'Amérique, Dieu merci, est encore chaotique, informe, et notre premier devoir, ici, est de la garder telle un certain temps [...] ¹⁵.

En août 1932, le travail d'autodénigrement continue, dans une chronique intitulée « Le roman d'après-guerre aux États-Unis » : « Aucun des nôtres ne peut être comparé aux véritables maîtres du roman, comme Joyce, Proust, Mann, et de plus je dirais que le roman contemporain américain est médiocre¹⁶. » Ce regard sur les États-Unis est également soutenu par de nombreuses interventions de Waldo Frank, essayiste américain lui aussi très critique à l'égard des États-Unis, ainsi que par Robert Aron et Arnaud Dandieu, auteurs en 1931 du *Cancer américain*, dont Albert Crémieux, alors directeur d'*Europe*, dit en novembre de la même année qu'ils « se sont intégrés aux collaborateurs qui composent notre équipe¹⁷ ». Dans ce contexte, la publication, en octobre 1934, d'une chronique de Philippe Soupault, intitulée « La nouvelle littérature américaine », détonne :

Il ne faut pas négliger, tant au point de vue critique qu'au point de vue esthétique, l'importance du rapprochement des écrivains « d'avant-garde » américains et des « écoles » françaises au moment de l'explosion. [...] Il n'est pas imprudent d'affirmer qu'une littérature est en pleine floraison lorsqu'elle suscite un grand mouvement poétique. [...] cette poésie ne doit rien ou presque rien aux poésies anglaises ou plus généralement européennes¹⁸.

L'américanophilie de Soupault reste cependant minoritaire au sein d'une intelligentsia française et même américaine qui voit souvent dans les États-Unis l'avatar le plus abouti d'un « âge de la machine » menaçant de détruire le patrimoine culturel occidental.

15 Gorham B. Munson, « Chronique américaine », *Europe*, vol. X, n° 39, 15 mars 1926, p. 423 et 425.

16 Gorham B. Munson, « Chronique américaine », *Europe*, vol. XXIX, n° 116, 15 août 1932, p. 621.

17 Albert Crémieux, « Comptes rendus », *Europe*, vol. XXVII, n° 107, 15 novembre 1931, p. 452.

18 Philippe Soupault, « La nouvelle littérature américaine », *Europe*, vol. XXXVI, n° 142, 15 octobre 1934, p. 274-275.

Si les chroniques étrangères s'attachent largement à peindre un génie national et à en citer les productions contemporaines les plus significatives, elles ont également tendance à ancrer le caractère national dans un espace matériel, presque toujours urbain. C'est ainsi que John Gould Fletcher écrit dans une chronique anglaise publiée en mai 1925 dans *Europe*:

La différence entre Paris et Londres [...], c'est qu'à Paris les rues sont transformées en une immense taverne, où tout le monde se rencontre, tandis qu'à Londres les gens se servent des rues tout bonnement pour se rendre où ils ont affaire. / Cette différence est importante pour qui désire comprendre le caractère anglais. Londres renferme plus d'humanité qu'aucune autre grande ville au monde. Pourtant on n'y vit pas en société. [...] / Qu'une littérature existe encore dans de pareilles conditions est à beaucoup d'égards, surprenant¹⁹.

534 En septembre 1924, dans *the transatlantic review*, J. Isaacs ouvre la chronique anglaise en voyant également dans les rues de Londres un « symptôme » : « Les rues font constamment l'objet de travaux à Londres. En tant que symptôme, c'est un fait qui a son importance²⁰. » À l'instar de nombreux romans contemporains de la modernité occidentale – *Berlin Alexanderplatz* (Alfred Döblin, 1928), *Finnegans Wake* (James Joyce, 1939) –, et de nombreuses œuvres surréalistes – qu'il s'agisse de *Nadja* (André Breton, 1928), de *Frontières humaines* (Georges Ribemont-Dessaignes, 1929), de *La Liberté ou l'Amour!* (Robert Desnos, 1927), ou bien des *Dernières Nuits de Paris* (Philippe Soupault, 1928) –, il n'est pas rare que les chroniques étrangères s'appuient sur la place centrale de la ville et de la déambulation dans l'imaginaire de la modernité de l'époque. Ainsi, à partir de novembre 1924, et pendant un peu plus d'un an, Eugène Jolas, qui deviendra par la suite directeur de *transition*, travaille pour l'édition parisienne de la *Chicago Tribune*, où il a la charge, toutes les deux semaines, d'une chronique étrangère intitulée « Rambles through Literary Paris » [« Flâneries à travers le Paris littéraire »]. Un chroniqueur comme Paul Morand ne boude pas le plaisir qu'il éprouve à se transformer en guide touristique. Dans sa « Paris Letter » de septembre 1925 pour *The Dial*, il emmène le lecteur américain à Rouen, sur les traces de Jeanne d'Arc, mêlant allusions historiques non dénuées de pathos – « j'ai visité à Rouen la Place du Vieux Marché où elle a été brûlée et où son âme s'est élevée en fumée vers des cieus alourdis par les nuages de Normandie » – et peintures pittoresques : « les étals regorgeaient de poisson frais,

19 John Gould Fletcher, « Chronique anglaise », *Europe*, vol. VIII, n° 29, 15 mai 1925, p. 105.

20 J. Isaacs, « Chronique », *the transatlantic review*, vol. II, n° 9, septembre 1924, p. 295 : « *The roads are always under repair in London. As a symptom this is important.* »

de crabes et de volailles de Rouen. » Et ce n'est pas sans un certain snobisme qu'il poursuit en versant dans la critique gastronomique : « Je joins maintenant à la critique littéraire des considérations gastronomiques et recommande imprudemment à mes lecteurs (ce qu'un gourmand ne devrait jamais faire) de se rendre à l'Hôtel de la Couronne, en laissant les autres hôtels à d'autres touristes. »²¹ Le regard d'un surréaliste comme Soupault donne une nouvelle dimension à la visite guidée de la ville, en lui associant une poésie de l'errance. Dans sa « Lettre de Paris » de *the transatlantic review*, en février 1924, Soupault propose une déambulation dans Paris au rythme de la marche : « Secouons toute cette cendre et promenons-nous encore dans ce Paris de 1923-4 qui cache tant de choses divertissantes²². » Comme en réponse à cette chronique parisienne, la chronique new-yorkaise de Jeanne Foster dans le numéro suivant propose un parcours tout aussi poétique à travers l'état de New York, cette fois-ci en voiture²³.

LA CHRONIQUE ÉTRANGÈRE ENTRE CONVENTIONS ET RÉBELLION

Le contraste de ton entre la chronique étrangère de Morand pour *The Dial* et celle de Soupault pour *the transatlantic review* révèle un ton différent d'une revue à l'autre. *The Dial*, revue moderniste phare, publiée à New York entre 1920 et 1929, et connue pour avoir publié des œuvres aussi importantes que *The Waste Land* de T. S. Eliot, *The Cantos* d'Ezra Pound, et *Der Tod in Venedig* [*Mort à Venise*] de Thomas Mann, a souvent été rejetée comme trop classique, trop prudente par ses concurrentes. Gorham B. Munson, le directeur de *Secession*, revue américaine publiée essentiellement en Europe entre 1922 et 1924, prévient ses lecteurs dans son premier éditorial : « *Secession* est faite pour les écrivains qui s'intéressent à la recherche de nouvelles formes. Elle espère qu'il existe pour elle un public américain qui a dépassé la fiction et la poésie de Sinclair Lewis et de Sherwood Anderson, ainsi que la critique de Paul Rosenfeld et de Louis Untermeyer. » *The Dial*, dont Munson dit qu'elle est « généralement considérée comme LA revue littéraire américaine », est clairement visée. Selon Munson, *The Dial* est restée au milieu du gué. Elle a le tort de n'être ni une revue

21 Paul Morand, « Paris Letter », *The Dial*, vol. LXXIX, n° 3, septembre 1925, p. 232 : « I visited in Rouen the Place du Vieux Marché where she was burned and where her soul rose in smoke to a heaven burdened with Normandy clouds. [...] Fresh fish, crabs, and Rouen poultry were displayed there [...]. I now supplement literature with a gastronomic account, imprudently advising my readers (as a gourmand should never do) to go also to the Hôtel de la Couronne, consigning the other hotels to other tourists. »

22 Philippe Soupault, « Lettre de Paris », *the transatlantic review*, vol. I, n° 2, février 1924, p. 78.

23 Jeanne Forster, « And from the United States », *the transatlantic review*, vol. I, n° 3, mars 1924, p. 71.

commerciale ni une revue avant-gardiste : « Ce serait moins compromettant de prendre l'une ou l'autre direction. Restez sur la terre ferme comme *The Atlantic Monthly*, ou plongez la tête la première dans le flot contemporain. Si vous avez envie d'une bonne douche, enlevez votre ceinture de sécurité²⁴ ! » Ezra Pound explique cet état de fait par une comparaison éclairante : « Autant que je puisse en juger maintenant, *The Dial* voulait être aux États-Unis ce que le *Mercure* avait été en France. Il était cependant plus conservateur que ne l'avait été le *Mercure* dans ses meilleurs jours²⁵. » Et de fait, *The Dial* publie des chroniques étrangères de très bonne facture (signées de grands noms de la littérature comme T. S. Eliot, Thomas Mann, ou José Ortega y Gasset), mais aussi très formelles. En témoignent le ton caractéristique de la lettre londonienne d'Edward Shanks en août 1920 : « On raconte que feu M. Joseph Chamberlain, revenant d'Afrique du Sud sous le lointain règne d'Édouard, où sa politique, pour parler de manière mesurée, n'avait pas été entièrement couronnée de succès – on raconte donc de M. Chamberlain, qu'à ce tournant de sa carrière [...]»²⁶. »

On est loin de la grande impertinence dont fait preuve Ernest Hemingway dans ses chroniques étrangères pour *the transatlantic review*. Dans le n° 5 de la revue, Hemingway met violemment en cause l'intérêt même de la rubrique en usant de la satire. Pour cela, il parodie les chroniques mondaines : « Djuna Barnes, qui est, selon ses éditeurs, cette personnalité légendaire qui domine depuis un siècle la vie intellectuelle nocturne européenne, est en ville. Je ne l'ai jamais rencontrée, ni lu ses livres, mais elle a l'air gentil. » Le propos est de plus en plus outré, et l'on apprend finalement qu'« Épinard, le cheval de course, est, aux dires de M. Sparrow Robertson, le critique sportif, en bonne santé. » Le titre de la chronique nous met déjà sur la voie, puisque Hemingway inverse le traditionnel « And from the United States » en « And to the United States », moquant les contraintes du genre, voire l'artifice d'un exercice qui n'a pas les moyens de ses ambitions – la revue faisant appel (faute de mieux ?) à un chroniqueur qui *n'est pas* aux États-Unis. Son cynisme en dit long sur la liberté

24 Gorham B. Munson, *Secession*, n° 1, printemps 1922, p. 15-19 et p. 22-24 : « *Secession exists for those writers who are preoccupied with researches for new forms. It hopes that there is ready for it an American public which has advanced beyond the fiction and poetry of Sinclair Lewis and Sherwood Anderson and the criticism of Paul Rosenfeld and Louis Untermeyer.* » « *It would be less compromising to go one way or the other. Stay on dry land like The Atlantic Monthly or leap headfirst into the contemporary stream. If you wish a good swim, take off your seat-belt!* »

25 Ezra Pound, « Small Magazines », *The English Journal*, vol. XIX, n° 9, novembre 1930, p. 696 : « *As nearly as I can now discern, The Dial wanted to be in America what the *Mercure* had been in France. It was, however, more retroactive than the *Mercure* had been in its better days.* »

26 Edward Shanks, « London Letter », *The Dial*, vol. LXXIX, n° 2, août 1920, p. 152 : « *It is told that the late Mr Joseph Chamberlain, returning in far-off Edwardian days from South Africa, where his policy, to speak with restraint, had not been at all points successful – it is told of Mr Chamberlain, I say, that at this moment in his career [...].* »

d'expression qui règne dans les « petites revues » rebelles de l'époque : « Si cette lettre est acceptée, cela veut dire cent cinquante francs dans ma poche [...]. »²⁷

Ce que cette première intervention de Hemingway dans *the transatlantic review* révèle, c'est la tension qui existe entre lui et le directeur de la revue, Ford Madox Ford. Tel Maupassant et bien d'autres, Hemingway, alors âgé de 25 ans, avait accepté de prendre en charge la chronique américaine pour des raisons financières, mais méprisait au fond cette activité. Il l'écrit dans cette première chronique : « Pour chaque écrivain fabriqué aux États-Unis, on y fabrique onze critiques²⁸. » Cependant la tension entre les deux hommes était plus profonde : une lutte de pouvoir se jouait derrière les impertinences de Hemingway. Comme l'explique Elena Lamberti, c'est Pound qui avait encouragé Ford à prendre Hemingway pour assistant. Les deux hommes, ainsi que John Quinn, le mécène américain qui soutenait financièrement *the transatlantic review*, œuvraient de ce fait à la diffusion de la nouvelle littérature américaine, tandis que Ford Madox Ford était plus enclin à promouvoir les littératures de part et d'autre de la Manche²⁹. C'est le n° 7 qui fait éclater au grand jour les différences de perspective entre Hemingway et Ford, ce dernier confiant à Hemingway la direction de la revue le temps d'un voyage aux États-Unis. Hemingway en profite pour publier un grand nombre d'écrivains américains et écrire une chronique américaine qui s'apparente à une distribution de claques à l'endroit de la jeune littérature française : Jean Cocteau, les dadaïstes, en particulier Tristan Tzara, sont ridiculisés. Dans le numéro suivant, Ford exprime sa colère avec beaucoup de retenue : « On permettra bientôt à d'autres travaux d'écrivains anglais et français de se faire de nouveau une petite place dans nos pages³⁰. » Mais la chronique de Hemingway, dans le n° 9, est le théâtre d'une guerre ouverte. Intitulée « Pamplona Letter », elle est adressée à Ford, que Hemingway ne ménage pas. Après avoir indiqué comme référence de lieu « Republic of Letters », ce qui moque à n'en pas douter le rêve utopique de Ford, Hemingway attaque bille en tête : « Tu veux quelque chose de Pampelune, parce que c'est un nom qui fait tellement chic dans la revue. [...] Tu vois à

27 Ernest Hemingway, « And to the United States », *the transatlantic review*, vol. I, n° 5, mai 1924, p. 355 : « Djuna Barnes, who, according to her publishers is that legendary personality that has dominated the intellectual night-life of Europe for a century is in town. I have never met her, nor read her books, but she looks nice. » « Epinard, the race-horse, is reported by Mr Sparrow Robertson the sporting writer, to be fit and well. » « If this letter is accepted that means one hundred and fifty francs [...]. »

28 *Ibid.* : « For every writer produced in America there are produced eleven critics. »

29 Elena Lamberti, « “Wandering Yankees”: “the transatlantic review” or How the Americans Came to Europe », dans Ford Madox Ford, *Modernist Magazines and Editing*, dir. Jason Harding, Amsterdam, Rodopi, 2010, p. 219-220.

30 Ford Madox Ford, « And from the United States », *the transatlantic review*, vol. II, n° 8, août 1924, p. 213 : « Other works of English and French writers will also be again allowed to creep in. »

quel point je n'ai pas envie d'écrire sur Pampelune? [...] D'accord, on va assassiner Pampelune pour ajouter un joli mot de plus sur la couverture. » Le conflit concerne précisément les conventions et le snobisme de la chronique étrangère. Ce que Hemingway remet en cause, c'est la double appartenance de la chronique étrangère au journalisme (pour l'écriture) et à la littérature (pour la structure), sans avantage aucun, selon lui, puisque la rémunération offerte pour sa rédaction n'est pas à la hauteur du sacrifice consenti. Hemingway s'insurge également contre la domination culturelle et le tourisme de masse qui peuvent résulter de la publication des chroniques étrangères : « Vraiment, je ne peux y ajouter un mot de plus. Ça ne servirait à rien. Ou bien ça ennuerait des tas de gens, ou bien Cooks y organiserait des voyages l'année prochaine. ». De manière assez perfide, il révèle le véritable enjeu de sa querelle avec Ford : « Est-on quittes maintenant à propos de X? Si ce n'est pas le cas, rappelle-toi que c'est toi qui as publié W [...]. » Ford contre-attaque en insérant des notes éditoriales (entre parenthèses et en italique) dans le texte de Hemingway, ce qui lui permet de se poser en *gentleman*, puisqu'il ne censure pas son chroniqueur, tout en essayant de mettre le lecteur de son côté. Ainsi, il ponctue d'un ironique « *Merci!* », visant probablement à dénoncer le snobisme de Hemingway, cette phrase maladroite : « Pratiquement tous ceux qui méritaient d'être à Pampelune y étaient cette année. »³¹

LA CHRONIQUE ÉTRANGÈRE, UN GENRE DE L'ENTRE-DEUX

La rébellion de Hemingway au sein de sa chronique étrangère, et contre elle, est révélatrice. Dans l'entre-deux-guerres, la chronique étrangère trouve difficilement sa place dans les revues les plus avant-gardistes, ou s'identifiant comme telles. Ainsi, pas de chronique étrangère dans *The Little Review*, *transition*, *Secession*, *Contact*, *Broom*, *This Quarter*, et bien d'autres revues. Plusieurs raisons concourent à expliquer cet état de fait. Tout d'abord, la chronique étrangère coûte cher. Souvent traduite, pour ne pas risquer de passer à côté de son lectorat, elle suppose, comme son nom l'indique, une certaine récurrence, du moins sur le papier. Par ailleurs, elle a à voir avec l'autorité et la centralité. Un peu comme la préface, elle suppose un ton plus personnel que d'autres textes critiques et

31 Ernest Hemingway, « Pamplona Letter », *the transatlantic review*, vol. II, n°9, septembre 1924, p. 300-302 : « *Really I can't write anything more. It's no good. Either it would bore a lot of people or else next year Cooks would be running tours down there.* » « *You want something from Pamplona, because it is such a lovely name to have in the review. [...] Can you see how much I do not want to write about it? [...] All right, we will now murder Pamplona to add one more nice word to the cover.* » « *Now are we square about X? If not, remember that you yourself printed W [...].* » « *Practically all the people that deserved to be at Pamplona were there this year.* »

vaut par le statut de la voix qui la porte. La plupart des directeurs de revue, lorsque c'est possible, s'adressent pour ces rubriques à des figures établies : des écrivains connus (Mann, Joyce, etc.) ou bien des personnalités qui ont fait leurs preuves, par exemple comme directeurs de revues (Gorham B. Munson). À cet égard, le cas de *The Dial* est révélateur. L'est aussi celui de *Bifur*, revue luxueuse, richement financée, publiée entre 1929 et 1931, dont le directeur, Pierre Lévy, homme de goût et d'argent, souhaitait, comme l'explique Jacqueline Leiner, rivaliser avec *Commerce*. Ses conseillers étrangers se nomment Bruno Barilli, Gottfried Benn, James Joyce, William Carlos Williams, Ramón Gómez de la Serna, ou encore Boris Pilniak. Ce qui n'empêche pas d'ailleurs une certaine audace littéraire. Comme l'écrit Jacqueline Leiner :

Si certains correspondants – tel [sic] Joyce – ne prirent jamais « leur boulot au sérieux » (l'Empereur de Chine *dixit*), d'autres, comme Pilniak ou William C. Williams, se dépensèrent sans compter et mirent la revue en contact, le premier avec des écrivains soviétiques alors inconnus en France, le deuxième avec des Noirs américains devenus célèbres, tels Jean Toomer et Langston Hughes³².

Ce qui tend à déterminer la présence de chroniques étrangères dans les revues, ce n'est finalement pas la bonne tenue de ces revues, ni même une réticence à la nouveauté littéraire. C'est plutôt, peut-être plus encore qu'une question d'argent – question bien réelle, qu'il ne faudrait négliger –, une façon de se positionner dans le champ littéraire, une façon de se percevoir (à tort ou à raison) comme « avant-gardiste ». Le cas de *the transatlantic review* est intéressant, car il en dit long sur les tensions internes aux revues : Ford Madox Ford a en tête un idéal de revue bien plus classique que ce n'est le cas pour Hemingway, et derrière lui, Pound. Publier une chronique étrangère, c'est aussi bien souvent, inconsciemment au moins, se placer au centre, parler depuis sa culture nationale, en ordonnant autour de soi – ou en dessous de soi, en les hiérarchisant entre elles – les autres cultures. La chronique de René Lalou sur le Woolworth Building dans *Europe* est un cas extrême, mais pas isolé, surtout en ce qui concerne les États-Unis. En fin de compte, la chronique étrangère trouve bien plus facilement sa place dans une revue qui se projette comme établie (le *Mercur de France*, *Europe*, *The Dial*, *Bifur*, *La NRF*) que dans une « petite » revue, qui se définit par sa « minorité », par sa position d'*outsider*. Ce qui n'empêche bien sûr pas ces revues de jouer un rôle de passeur entre les cultures, bien au contraire. Mais elles le font souvent *via* des formes plus souples, moins systématisées que la chronique étrangère, que ce soit la

32 Jacqueline Leiner, « Préface » à la réédition de « *Bifur* », Paris, Éditions Jean-Michel Place, 1976, p. xii.

traduction, certaines remarques éditoriales, toutes sortes de commentaires et d'essais de longueur et de forme variables, la publication de textes écrits à la manière de tel ou tel auteur étranger, etc.

Est-ce à dire que la chronique étrangère appartient à l'univers de l'*establishment*, et ne concerne d'aucune manière les propositions les plus intéressantes faites par les revues de la période? Non, bien sûr. Le cas de *the transatlantic review* est à cet égard édifiant. Le biais de la chronique étrangère permet de voir le paysage revuiste de l'époque dans ses continuités, plus que dans ses oppositions. Ezra Pound considérait *The Dial* comme un héritier du *Mercur*; Ford Madox Ford était également fasciné par le *Mercur*, en qui il voyait, comme le souligne Mark Morrisson, « une incarnation de l'esprit des Lumières³³ ». Non seulement le modernisme anglo-américain est extrêmement varié, et ne se confond pas avec l'avant-gardisme, mais il est aussi intéressant de noter que les passages et les superpositions sont nombreux entre les revues françaises et les revues anglo-américaines, entre les revues de l'entre-deux-guerres et celles de la fin du XIX^e siècle, entre les valeurs humanistes et les préoccupations plus mondaines qui se dégagent de la lecture des chroniques étrangères. À bien des égards, la chronique étrangère est une forme de l'entre-deux, renvoyant poétiquement à un autre, toujours absent, que cet autre soit temporel, spatial, ou culturel. En mai 1939, C. Gouverneur Paulding écrivait dans *Esprit*: « Le malheur, c'est que pour connaître un pays, il faut y vivre, et une fois qu'on y vit, tout paraît moins clair que du dehors³⁴. » La chronique étrangère semble toujours naviguer entre chien et loup. Elle est, comme nulle autre forme de passage, ce lien fragile et émouvant d'une rive à l'autre des deux mondes. En témoigne cet extrait d'une chronique italienne de Raffaello Piccoli, dans *The Dial*, en janvier 1925 :

L'Amérique et l'Europe se dressent désormais dans mon imaginaire comme deux amis qui mènent des vies distinctes dans la journée et se retrouvent seulement au crépuscule ; qui reconnaissent encore chacune la voix de l'autre, bien que le son en devienne chaque nuit plus étrange et plus distant, mais qui oublient très vite les traits de son visage³⁵.

33 Mark Morrisson, « The Myth of the Whole: Ford's *English Review*, the *Mercur de France*, and Early British Modernism », *English Literary History*, vol. LXIII, n° 2, 1996, p. 514.

34 C. G. P[aulding], « Livres récents sur l'Amérique », *Esprit. Revue internationale*, 7^e année, n° 80, mai 1939, p. 308.

35 Raffaello Piccoli, « Italian Letter », *The Dial*, vol. LXXVIII, n° 1, janvier 1925, p. 43 : « *America and Europe stand now in my imagination like two friends having separate lives during the day, meeting in darkness only: who still know each other's voice, though the sound becomes stranger and more remote every night, but are rapidly forgetting the lines of each other's face.* »

BIBLIOGRAPHIE

- LEINER Jacqueline, « Préface » à la réédition de « *Bifur* », Paris, Éditions Jean-Michel Place, 1976, p. v-xiv.
- MORRISON Mark, « The Myth of the Whole: Ford's *English Review*, the *Mercure de France*, and Early British Modernism », *English Literary History*, vol. LXIII, n° 2, 1996, p. 513-533.
- POUND Ezra, « Small Magazines », *The English Journal*, vol. XIX, n° 9, novembre 1930, p. 689-704.

TABLE DES MATIÈRES

Périodiques en réseau	
Évanghélia Stead & Hélène Védrine.....	7

PREMIÈRE PARTIE

NAISSANCE ET DIFFUSION DE QUELQUES MODÈLES

Introduction	19
Les grandes revues britanniques du XIX ^e siècle : modèles matriciels, vecteurs de transferts culturels et de pratiques éditoriales	
Diana Cooper-Richet	23
<i>The Illustrated London News</i> et ses déclinaisons internationales : un siècle d'influence	
Jean-Pierre Bacot	35
Les <i>Illustrations</i> en Espagne	
Eliseo Trenc	49
La publicité dans la première <i>Ilustración Española y Americana</i> (1869-1884) : un observatoire privilégié des transferts internationaux	
Sarah Al-Matary	63
Échos du <i>Charivari</i> en Europe : caricatures et dépendances dans la presse satirique illustrée madrilène des années 1860	
Marie-Linda Ortega	77
Le <i>Nebelspalter</i> zurichois (1875-1921) : modèles et réseaux	
Laurence Danguy	99
Sonder la culture visuelle européenne : fleuve et déferlement d'images via la <i>Revue illustrée</i>	
Évanghélia Stead	119
Circulations de modèles entre l'aire germanique et l'Italie au début du XX ^e siècle : ouvrir un champ de recherches	
Laurence Danguy, Vanja Strukelj, Francesca Zanella	145

DEUXIÈME PARTIE
LES REVUES EN RÉSEAU

Introduction	167
Visualiser l'espace des revues littéraires françaises des années vingt : pour une approche collective des revues littéraires Daphné de Marneffe.....	171
Le réseau des revues entre France, Italie et Autriche : le <i>Mercur de France</i> , <i>Leonardo</i> et <i>Hyperion</i> Alexia Kalantzis.....	199
De jeunes « rêveurs méridionaux » sous influence. Circulation des textes et des images dans un réseau de revues : <i>Helios</i> , <i>Alma Española</i> et <i>Renacimiento</i> (Madrid, 1903-1907) Elisa Grilli.....	217
982 Entre Bruxelles et Paris, deux revues et un réseau : <i>Le Spectateur catholique</i> (1897-1900) d'Edmond de Bruyn et <i>L'Occident</i> (1901-1914) d'Adrien Mithouard Vincent Gogibu	233
Au temps du « cosmopolitisme » ? Les revues parisiennes et la littérature étrangère, 1890-1900 Blaise Wilfert-Portal	257
L'Art Nouveau des revues : interactions et émulations dans la construction des styles nationaux Fabienne Fravallo	277
Autour du symbolisme : <i>Ileana</i> (1900-1901) et les revues bucarestoises d'avant-garde à la fin du XIX ^e siècle Adriana Sotropa.....	295
Revues, éditeurs et auteurs américains à Paris dans l'entre-deux-guerres Anne Reynes-Delobel.....	315

TROISIÈME PARTIE
LES RÉSEAUX D'UNE REVUE

Introduction	343
Revues littéraires et artistiques françaises : <i>Le Saint-Graal</i> et ses contemporaines Jean-Louis Meunier	347
Regards sur le rôle des réseaux littéraires et artistiques franco-britanniques dans l'élaboration de <i>The Yellow Book</i> Michel Rapoport	363

<i>Pèl & Ploma</i> : de revue catalane sous influence à revue européenne influente? Sarah Jammes	381
La vie des lettres en réseau: la revue <i>Vers et Prose</i> comme média et communauté Claire Popineau.....	399
« Rien de plus triste dans ce monde qu'une revue humoristique polonaise! » <i>Mucha</i> et la presse satirique polonaise dans le tronçon russe (1868-1914) Mateusz Chmurski.....	417
<i>Der Wahre Jacob</i> (1884-1933): le succès d'un organe de parti à l'écart des circuits traditionnels Jean-Claude Gardes.....	435
Munich-Paris. L'hebdomadaire satirique illustré <i>Simplicissimus</i> et ses relations avec la France (1896-1914) Ursula E. Koch.....	455
Les <i>Šibenický</i> [<i>Petites potences</i>] et l'internationale des revues satiriques anarchistes Xavier Galmiche.....	487

QUATRIÈME PARTIE
RÉSEAUX ET ÉCHANGES
ENTRE LES GENRES ET LES MÉDIAS

Introduction	507
Enquête archéologique en milieu fertile: les revues et les manifestes artistiques, généalogie d'un genre Audrey Ziane	509
Un genre de l'entre-deux: la chronique étrangère dans quelques revues françaises et américaines de l'entre-deux-guerres Céline Mansanti.....	525
Portraits et culture médiatique dans les petites revues symbolistes: hermétisme, clichés et vie littéraire Yoan Véрилhac.....	543
Exposer un réseau: le cas des <i>Essais d'art libre</i> (1892-1894) et des <i>Portraits du prochain siècle</i> Pierre Pinchon.....	559
Les livres illustrés de Félicien Champsaur et les illustrations de presse: inspiration, circulation et moteur de la fiction Dorothee Pauvert-Raimbault.....	573

Autour du <i>Rire</i> : généalogie et diffusion du synthétisme graphique dans l'espace médiatique fin-de-siècle Julien Schuh	595
L'art télégraphique ou l'allégorie de la vie moderne : František Kupka dessinateur de presse Markéta Theinhardt.....	615
Naissance d'une iconosphère ? La circulation des images entre la presse montmartroise et les grands quotidiens Laurent Bihl.....	633

CINQUIÈME PARTIE
ÉMERGENCE DES REVUES SPÉCIALISÉES

Introduction	661
984 Les revues de théâtre au xx ^e siècle : un champ de recherche à part entière Marco Consolini	663
À la croisée des revues d'art et de théâtre : <i>L'Art et la Scène</i> (1897) Sophie Lucet, Romain Piana.....	675
Un champ et ses porosités : la revue d'art Fabienne Fravalo	703
Revues de photographie françaises et américaines (1890-1914) Paul Edwards	719
Les revues photographiques soviétiques des années vingt Ada Ackerman	735
Revues de cinéma en France des origines aux années trente : culture cinématographique et culture de masse Christophe Gauthier.....	757

SIXIÈME PARTIE
RÉSEAUX ACTUELS : NUMÉRISATION

Introduction	773
Écosystèmes revuistes Jean-Didier Wagner	775
Le blog <i>Les Petites Revues</i> : un outil bibliographique sur la toile Mikaël Lugan.....	789

Reconstruire les réseaux historiques de la circulation des imprimés à l'ère numérique: <i>The Yellow Nineties Online</i> et les périodiques esthètes fin-de-siècle	
Lorraine Janzen Kooistra.....	807
<i>Spreading Visual Culture</i> : revues, images et archives pour l'art contemporain	
Giorgio Bacci, Veronica Pesce, Davide Lacagnina, Denis Viva	829
Bibliographie générale	853
Présentation des auteurs.....	889
Index des noms	903
Index des revues	945
Table des matières	981

